



À l'occasion de la parution de **Fjord**, le premier livre de **WILLY WANGGEN**, les éditions HongFei ont posé quelques questions à l'auteur-illustrateur.

Une partie de cette interview a été publiée dans « Filigrane n°4 » (août 2023) - la revue des nouveautés des éditions HongFei.

### **Willy, d'où t'est venue l'histoire de Fjord ?**

A l'origine, il y a le souvenir d'un passage d'un penseur de l'antiquité chinoise, Liu Xie, qui dit que l'écriture découle des traces des oiseaux sur le rivage et des taches sur la robe des félins. J'ai creusé cette idée et j'ai imaginé un espace naturel où chaque détail

du paysage pourrait se lire comme l'élément d'un texte. Je voulais que l'album devienne une fenêtre ouverte sur la Nature, et que la Nature, en retour, puisse être vue comme un grand livre que l'attention et la contemplation nous permettraient de déchiffrer. Dans l'idéal, je voulais que celui qui regarde cet ouvrage ressente que l'on peut de la même manière plonger dans un livre et dans un paysage et, dans les deux cas, ressentir intuitivement que l'on comprend autant qu'on est « compris ».

### **Dans Fjord, nature et culture paraissent se [ré]concilier...**

Oui, c'est vrai, il y a cette idée de conciliation, ou de réconciliation. J'ai vécu plusieurs années en Chine, où la pensée, l'esthétique et les détails de la vie quotidienne offrent un paradigme du rapport entre l'homme et la nature très différent de celui que l'on connaît en Occident. J'ai grandi dans le pays de la nature domptée, maîtrisée, des jardins au cordeau et de l'animal machine de Descartes, où Mallarmé ne dit « une fleur » que pour cueillir « l'absente de tous bouquets ». Et voilà que je découvre un pays où l'ensemble du réel est parcouru d'un même souffle, où l'écriture découle des formes naturelles, où quelque chose circule de la montagne au poème, du fleuve au pinceau. Le monde chinois a profondément changé ma façon de voir le monde. A mon retour, j'ai aussi découvert l'œuvre de Philippe Descola, dont les analyses venaient répondre à certaines de mes interrogations. Je trouve profondément enthousiasmant le questionnement que l'Occident commence à opérer en ce moment, en confrontant son modèle culture/nature à celui d'autres civilisations. Et je crois que le livre jeunesse a un rôle très intéressant dans ce questionnement. Avec ses animaux qui parlent, ses plantes et ses cailloux sensibles, il permet une perméabilité rassurante entre le monde de l'enfant et le monde naturel. L'intimité avec les autres formes du vivant est spontanée, et souvent non hiérarchisée. En somme, pour une véritable écologie, continuons de lire des albums jeunesse !

### **Dans cette histoire tu passes par l'entremise d'oiseaux. Pourquoi cet écart d'avec les êtres humains pourtant concernés au premier chef ?**

Cela rejoint la question précédente. Enfant, je me projetais facilement dans les aventures d'une souris, d'un fennec ou d'un arbre. Je pense que cette faculté innée à se glisser dans la peau d'autres êtres vivants quand on est petit est une chance inouïe, qui nous permet d'appréhender l'environnement d'une manière plus immédiate et empathique. Si le but est de faire ressentir intimement les paysages du fjord, de les faire comprendre et aimer, l'animal est un passeur idéal. L'enfant qui s'y projette a déjà une patte en pleine nature.

Quant au choix des oiseaux plutôt que celui d'autres habitants du Fjord, il tient à deux raisons. D'abord, j'ai une tendresse particulière pour la gent ailée. Je souhaitais vers douze ans devenir ornithologue et je passais mes vacances avec des jumelles sur le nez, à observer et à croquer les oiseaux du voisinage. Et puis, graphiquement, les oiseaux sont un incroyable alphabet de formes et de couleurs, qui par leurs plumages et leurs poses, parviennent à incarner des traits de caractère ou des émotions, ils agissent comme des idéogrammes vivants.

Enfin, pour le choix particulier du plongeur catmarin comme narrateur de cette histoire, outre son apparence, avec ce bec recourbé vers le haut qui lui donne immédiatement l'air sympathique et bienveillant, il y a sa qualité d'oiseau aquatique, qui lui permet de connaître aussi bien la mer, la terre que les airs. Il endosse, de ce fait, dans de nombreuses mythologies, le rôle d'un animal passeur, rôle qui lui va à merveille dans le présent ouvrage.

### ***Pourquoi choisir le fjord comme cadre à cette histoire ?***

Le Fjord a l'avantage de regrouper dans un lieu à l'identité visuelle forte des milieux très variés : haute montagne, forêt, rivières, océan. C'est un condensé de paysages naturels, un microcosme qui permet de parler du macrocosme.

### ***Fjord paraît reposer sur une observation fine et réaliste de la nature. Quel travail documentaire a-t-il nécessité ?***

J'ai toujours aimé les paysages nordiques, auxquels les forêts des Vosges du Nord, que je connais bien, semblent parfois adresser un salut complice. Et puis je me nourrissais de documentaires animaliers quand j'étais petit : j'ai des souvenirs de peaux d'orques dans les eaux noires de Norvège, de glaciers qui craquent, de troupeaux de rennes. Dans le livre, il y a un souci d'exactitude, mais je n'ai pas recherché le naturalisme scientifique : j'ai bien vérifié l'aire de répartition et le plumage de certains oiseaux, j'ai aussi regardé quelques photos de paysages, pour mémoriser la forme des arbres, pour me plonger dans la palette des lichens et des ciels, mais j'ai mêlé tout ça à mes émotions d'enfant pour inventer un fjord « plus vrai que nature ».

### ***Quelle technique d'illustration as-tu mis en œuvre dans Fjord ?***

Mes dessins mêlent acrylique, aquarelle et crayon de couleur. Je crée d'abord plusieurs dizaines de papiers texturés, des monotypes acryliques, à l'aide de rouleaux et de supports de gélatine. Je teinte aussi des papiers orientaux à l'aquarelle. Puis je découpe, j'assemble, je colle. J'aime les impressions, cette partie de la création où le hasard entre en jeu. Comme dans un sous-bois, s'y produisent des phénomènes naturels d'écoulement, de coalescence, d'imprégnation, sur lequel on n'a aucune prise. Les résultats inattendus de ces processus me font imaginer des images à venir, d'autres viennent inopinément me sauver d'un faux pas chromatique. C'est salutaire de « laisser les choses faire ». Avec ma pile d'impressions colorées, j'ai à l'avance des solutions pour des questions que mon dessin ne manquera pas de me poser.

### ***Y a-t-il eu une illustration plus difficile à créer que d'autres, et y en a-t-il une qui a été particulièrement gratifiante à créer ?***

Je suis un dessinateur débutant et autodidacte, le trait n'est pas mon point fort. Du coup, les images en apparence les plus simples sont souvent les plus compliquées pour moi. La planche des bélugas, qui comporte peu d'éléments, m'a donné énormément de fil à retordre. Je suis plus à l'aise avec les planches foisonnantes, où l'image repose sur l'accord chromatique entre de multiples détails. Et lorsque tout me semble co-résonner, comme dans la planche sur les nuages, il y a une joie subite et intense au moment de coller le dernier fragment.

### ***Qu'aimes-tu dans le fait d'écrire et d'illustrer ?***

Quand je dessine ou quand j'écris, il m'arrive d'être saisi par une joie intense : l'impression d'un accord soudain, dans le sens, dans le rythme, dans la couleur, ou parfois (miracle !) dans le dialogue des trois. Les choses qui pourraient sembler arbitraires sont subitement comme justifiées. Mais bien souvent, le brusque sentiment que « ça devait être ainsi » est éphémère, un nuage obstrue la lumière, et je dois me remettre au travail. Il n'empêche, c'est pour ce genre d'épiphanies que je dessine et que j'écris, et dans l'espoir qu'elles provoqueront, dans l'esprit du lecteur, une émotion semblable ou une heureuse surprise.

### ***Comment en es-tu venu à créer un album pour les enfants ?***

C'est un souhait ancien, mais que je n'osais croire possible. Au lycée, je voulais devenir conteur. J'ai aussi toujours aimé dessiner, de manière informelle. Plus tard, pendant mes années en Chine, j'ai commencé à collectionner des albums jeunesse, émerveillé par la richesse et la créativité des ouvrages, sans savoir si je serais capable d'en écrire et d'en illustrer un jour. Et puis à mon retour en France, j'ai senti qu'il ne fallait plus différer, que cette forme était celle qui me procurait le plus grand plaisir. J'ai aussi eu la chance de rencontrer Loïc et Chun, qui ont cru à mon projet et à mon style. Sans leur soutien, je serais encore à rêver du métier.

### ***Comme lecteur, qu'est-ce qui pour toi, dans un album, est susceptible de rendre possible une excellente expérience de lecture ?***

Je me souviens encore assez bien de ce qui retenait mon attention, petit, lorsque je lisais un album : les détails et la sensation d'évasion. Les détails, j'y revenais sans cesse, sans que je sache pourquoi : les petites lunettes de Cornelius, dans *Babar* ; une expression de timidité émue de la souris Célestine, sous le pinceau de Gabrielle Vincent ; les métamorphoses épatantes d'Emile, le poulpe de Tomi Ungerer. J'aimais aussi les grandes images colorées de paysages ouverts : les marécages du Carbonifère encombrés de fougères, les montagnes escarpées d'un conte chinois... Je regardais l'image et je m'y perdais en rêverie pendant de longs moments, et je continuais l'exploration une fois le livre refermé. Encore maintenant, je prends un vrai plaisir aux détails et aux voyages proposés par les ouvrages contemporains. Et je suis absolument conquis lorsque la puissance de suggestion du texte et de l'image, puis l'étincelle de leur rencontre, comme chez Kitty Crowther ou Anne Herbauts, font sortir tout un monde de la pliure des pages sans que jamais ne soient dévoilés les ressorts de ce tour de magie blanche.

### ***Quelle(s) figure(s) majeure(s) occupe le plus de place dans ton musée imaginaire ?***

Mon musée imaginaire est rempli d'oeuvres que j'adore, mais dont j'ignore si elles ont nourri mon travail. J'aime l'art pariétal, l'art inuit, les pétroglyphes de l'Altaï et de l'Utah, l'art des Aborigènes d'Australie, la calligraphie chinoise. J'aime Beuys, Filliou, John Cage. J'admire l'expressivité de Schiele, les accords chromatiques de Mark Rothko et le dessin poétique de Paul Klee. Mais j'ai l'impression que le seul lien direct entre mes goûts picturaux et mes dessins, c'est le regard de mes oiseaux, qui rappelle l'expression des animaux dans les oeuvres de Badashanren.

Lorsque j'ai décidé de me lancer dans le dessin, c'est le travail des autres illustrateurs qui m'a le plus nourri et m'a permis d'exercer mon oeil : Manon Gauthier, Beatrice Alemagna, Anne Herbauts, Kitty Crowther, Narges Mohammadi, Nahid Kazemi, Mahshid Raghemi, Manuel Marsol, Simone Rea, Audrey Helen Weber, Julie Flett, Haliyaa Garhatan, Amanda Mijangos, Armando Fonseca, et tant d'autres.